

TDB

LE PAPIER PEINT JAUNE

D'APRÈS
CHARLOTTE
PERKINS

GILMAN,
ALIX MISE
EN SCÈNE RIEMER

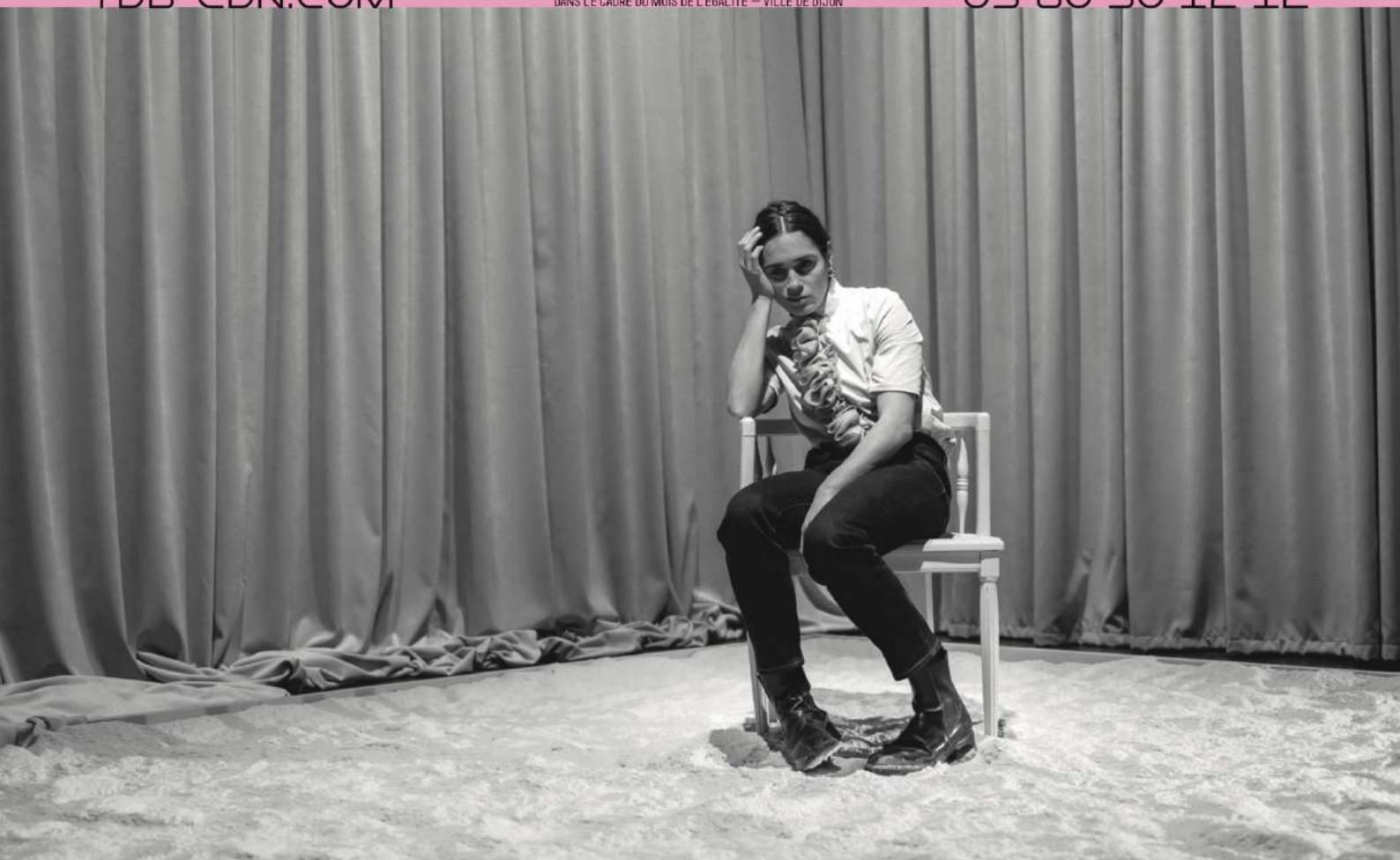
FICHE PÉDAGOGIQUE

SALLE
J. FORNIER

TDB-CDN.COM

DANS LE CADRE DU MOIS DE L'ÉGALITÉ – VILLE DE DIJON

03 80 30 12 12



Conception Sandrine Costa-Colin, Chargée de mission éducative au TDB (sandrine@colin-costa.fr)

Contacts TDB Sophie Bogillot, Responsable des relations avec le public (s.bogillot@tdb-cdn.com / 03 80 68 47 39 / 06 29 66 51 11)
Alexandra Chopard, Responsable du développement des projets et des formations (a.chopard@tdb-cdn.com / 03 80 68 57 34 / 06 29 66 50 85)
Héloïse Merc, Attachée aux relations avec le public et à la billetterie (h.merc@tdb-cdn.com), photo © Cédric Messemanne

LE PAPIER PEINT JAUNE

INFORMATIONS PRATIQUES

Représentations à Dijon
Salle Jacques Fornier
du 9 au 17 mars
Durée 1h15
À partir de 15 ans

TABLE DES MATIÈRES

LA CRÉATION.....	3
L'œuvre originale	3
Adaptation.....	4
Un portrait de femme	5
Note de la traductrice	6
LES PISTES PÉDAGOGIQUES	8
Activités	8
En amont du spectacle.....	8
Activité 1 : découvrir Charlotte Perkins Gilman.....	8
Activité 2 : découvrir <i>le Papier peint jaune</i>	11
Activité 3 : découvrir le spectacle.....	12
Activité 4 : découvrir ce qu'on appelle la « dépression post-partum ».....	12
Activité 5 : découvrir le mois de l'égalité.....	14
En aval du spectacle	14
Activité 1 : le décor et le son.....	14
Activité 2 : aller plus loin dans la découverte de la littérature fantastique	16
Activité 3 : aller plus loin dans la découverte de la littérature féministe.....	18
RESSOURCES.....	21
ANNEXES.....	22

LA CRÉATION

Extraits du dossier artistique

L'œuvre originale

« Il arrive rarement que des personnes ordinaires, comme John et moi, louent, pour l'été, un vaste domaine de famille. Une maison coloniale, une propriété ancestrale, je dirais avec joie une maison hantée... » *The Yellow Wallpaper*.

Le Papier peint jaune se déroule dans une maison victorienne, perdue dans la campagne de la Nouvelle-Angleterre dans l'Amérique de la fin du XIX^e siècle. Cette maison se trouve quelque part perdue entre forêt et campagne au sein d'un grand domaine à l'écart du village. C'est une maison figée, silencieuse, endormie au fond des bois.

La maison inhabitée depuis longtemps trouve des occupants au début de l'été. Une famille loue la demeure afin de profiter de l'air pur de la campagne. Le couple vient de donner naissance à leur premier enfant et c'est en famille qu'ils comptent passer la saison estivale. La mère, le père, la sœur du père et le bébé.

Le mari est médecin. La femme quant à elle est écrivaine. Après des difficultés nerveuses survenues à la naissance de l'enfant, le mari médecin préconise à sa femme une thérapie du repos consistant à ménager ses efforts physiques et intellectuels le plus possible.

C'est ainsi que la jeune femme s'installe dans la chambre du haut, l'ancienne chambre d'enfant, au papier peint jaune abîmé. À défaut de pouvoir consacrer son temps à son travail d'écrivaine, Jane écrit en douce une sorte de journal de confinement. Mais cloîtrée sous l'ordre de son mari, la jeune femme s'ennuie et semble peu à peu perdre ses forces. Néanmoins un événement va réanimer l'énergie de Jane. Tous les soirs à la nuit tombée, la jeune femme voit de drôles de formes prendre vie sous le papier peint jaune de la chambre à coucher. Jane semble être la seule à les voir. Que vont produire ces visions sur elle ?

Œuvre majeure de la littérature fantastique américaine, *The Yellow Wallpaper* écrite en 1890 par Charlotte Perkins Gilman est une nouvelle qui fait référence dans le courant féministe et fantastique des États-Unis. Elle fut redécouverte dans les années soixante-dix, et elle est devenue depuis un classique du genre. Inscrite dans le mouvement néo-gothique, l'œuvre fait appel à de nombreux marqueurs fantastiques (maison inhabitée, présence de fantôme) tout en dénonçant une réalité sociale très précise. La thérapie du repos préconisée aux femmes éduquées qui sortaient du rang était une pratique courante dans l'Amérique du début du siècle. Edith Wharton, Rosemary Kennedy, Alice James (sœur de Henry James) ou encore Virginia Woolf en Angleterre sont autant de femmes à qui ce genre d'assignation à résidence était prescrite. Charlotte Perkins Gilman elle-même subit cette cure de repos suite à une dépression post-partum.

C'est pour dénoncer les effets néfastes de ces préconisations qu'elle publiera cette nouvelle. Grâce à cette publication de nombreux médecins renonceront à ces pratiques qui furent par la suite condamnées plus largement. C'est par le genre fantastique que Charlotte Perkins dénonce le traitement subi par de nombreuses femmes de l'époque et plus largement la condition des femmes dans l'Amérique du début du XX^e siècle.

Adaptation

Quand je découvre la nouvelle de Perkins Gilman je suis tout de suite saisie par sa grande théâtralité. Une jeune femme nous parle à la première personne. L'action se déroule sur trois semaines. Jane nous raconte ce qu'elle ressent et ce qu'elle voit dans cette chambre, en temps réel.

Le texte réunit ainsi unité de temps, de lieu et d'action. C'est un récit au présent. Les récits au théâtre sont souvent écrits au passé. On nous raconte une histoire qui a déjà eu lieu. Ici, l'histoire se déroule au moment même où elle se joue. Une relation immédiate peut alors s'instaurer avec le public.

Ma rencontre, quelques années auparavant, avec l'autrice et traductrice Dorothee Zumstein n'a fait que confirmer le choix d'adapter cette nouvelle pour le théâtre. Il y a cinq ans, j'ai joué dans une de ses pièces, *Mayday* mise en scène par Julie Duclos. J'ai eu l'occasion de découvrir ses autres pièces (*Never Never Never*, *Patiente 66*) et j'ai tout de suite été séduite par l'univers d'étrangeté dans lequel baigne son écriture. Nous avons depuis longtemps le désir de retravailler ensemble et cette œuvre fantastique de la fin du XIX^e semblait être l'objet idéal pour le faire. L'œuvre originale nécessitait pour moi une traduction plus orientée vers l'oralité, le monologue de théâtre.

Nous découvrirons au fur et à mesure du travail quel type d'adaptation s'imposera à nous ; ajout de texte (chanson, ritournelle, paragraphe documentaire) ou manipulation à l'intérieur de la nouvelle.

Étant moi-même née aux États-Unis, je suis sensible à la culture américaine. L'histoire de l'Amérique agit en soi comme un catalyseur des phénomènes de notre société contemporaine occidentale. L'histoire des dominations est omniprésente dans la littérature américaine. La nouvelle est en elle-même une histoire de l'Amérique. La maison coloniale de la Nouvelle-Angleterre où se situe l'action est emblématique. Souvent construite sur d'anciennes terres indiennes (comme dans le film *Shining* de Stanley Kubrick), avec des souterrains cachés conçus pendant la prohibition (comme dans la série *The Watcher*), ce sont souvent ces types de maisons qui servent de décors à des fictions où surgissent des phénomènes inexplicables.

Comme dans *Les nouvelles fantastiques* de l'auteur américain H.P Lovecraft, ces maisons coloniales de l'Est des États-Unis sont souvent le sanctuaire des fantômes, de matières vivantes inconnues et des voix dans les murs... C'est bien le décor où est planté notre histoire qui m'a séduite dans cette nouvelle et que j'ai trouvé très évocateur.

Un portrait de femme

« Il m'est très difficile de parler de mon cas avec John, parce qu'il est si intelligent et qu'il m'aime tellement. J'ai quand même essayé hier soir. La lune brillait. Sa lueur inondait la pièce – comme fait le soleil dans la journée. »

Étant moi-même actrice, je trouve que le personnage de Jane, narratrice du récit peut devenir un grand personnage de théâtre. Au début de la nouvelle, nous sommes face à une femme qui vit une oppression. Elle est enfermée dans une chambre et son état semble empirer sous nos yeux. C'est une jeune femme et une jeune mère défaillante. J'accorderai une grande importance au travail du corps.

Il y a les ellipses qui traversent l'œuvre mais aussi des temps de silence, de vide, de rien. Que fait ce corps enfermé ? Comment bouge-t-il ? Que peut-il nous raconter par lui-même ? J'aimerais développer à l'intérieur de ces moments silencieux comme une chorégraphie de l'enfermement.

Le mari est médecin. La femme, sorte d'avatar de l'autrice, est une femme malade, telle que diagnostiquée par le mari médecin. On ne sait plus qui du mari ou du médecin la diagnostique ou si c'est finalement une seule instance qui réunit ces deux choses, comme le symptôme d'une science masculine.

Il lui interdit de sortir, d'aller rencontrer d'autres personnes, et il lui a fortement déconseillée d'avoir des émotions et d'écrire. Tout le monde semble absent.e de cette maison.

Le genre de l'horreur et du fantastique est particulièrement propice à montrer ce qu'est le vécu féminin, c'est-à-dire, c'est quoi l'hyper vigilance ? C'est quoi de ne pouvoir décider par soi-même ?

Quel type d'imagination se développe quand il est interdit d'imaginer ? C'est à dire comment la réalité des un·es est le film d'horreur des autres ?

« LE PAPIER POSSÈDE UNE REMARQUABLE PARTICULARITÉ, UNE CHOSE QUE PERSONNE NE SEMBLE AVOIR REMARQUÉ, À PART MOI – À SAVOIR QU'IL CHANGE QUAND LA LUMIÈRE CHANGE... »

Jane va observer le papier chaque jour un peu plus et va y découvrir des formes à la lumière de la lune ou grâce aux rayons du soleil. Elle va découvrir des champignons, mais aussi et surtout, une femme qui semble ramper derrière des barreaux.

C'est l'observation continue de ce papier peint vivant qui va réveiller l'énergie qu'elle ne peut exprimer ailleurs. Il va devenir son unique centre d'intérêt, son obsession, je dirai même, sa joie.

J'y vois la tentative d'une libération. *Le papier peint jaune* est à mes yeux une pièce de résistance.

Ce n'est pas le récit d'une femme qui sombre dans la folie mais bien au contraire une femme qui par les moyens de l'irrationnel va se libérer de sa condition.

Nous allons observer (nous spectateur·ices) une femme dont la puissance vitale va excéder les limites dans lesquelles on veut la contenir.

C'est bien cette bataille, cette joie barbare et cette victoire finale (je laisse le suspense régner) que je trouve puissamment théâtrale et contemporaine.

Alix Riemer



Note de la traductrice

Nouvelle-Angleterre, fin du dix-neuvième siècle. Une femme sujette à ce qu'on appellerait aujourd'hui une dépression post-partum est tenue de garder la chambre, sur décision d'un époux médecin à la bienveillance suspecte. Privée de tout stimuli qui risquerait, d'après son mari, d'aggraver son état nerveux, elle se laisse littéralement absorber par les motifs (entre « arabesque » et « cachemire ») du papier peint jaune.

J'ai été saisie par la découverte de la nouvelle, il y a une douzaine d'années – alors que j'écrivais sur Sylvia Plath et Ted Hughes. D'où mon étonnement – et ma joie – quand Alix Riemer m'a suggéré d'en effectuer une nouvelle traduction. Les textes très liés à un lieu (*Le Domaine d'Arnheim* de Poe, pour ne citer qu'un seul exemple) possèdent ceci de particulier que ces lieux demeurent imprimés dans l'imagination du-de la lecteur-ice bien après qu'iel a achevé la lecture du texte. Pour le-la traducteur-ice, cette résonance est amplifiée par le fait est qu'iel a, pour un temps donné, vécu « à l'intérieur » du texte. Ces notes de traduction rendent compte de mes réflexions, pendant les quelques semaines où j'ai « habité » la nouvelle de Charlotte Perkins Gilman.

Quand Alix me suggère de traduire *The Yellow Wallpaper*, j'ai l'impression qu'elle me demande de « l'aider à sortir » du labyrinthe. Ou – plutôt – d'y entrer avec elle et de l'aider à déchiffrer les impossibles circonvolutions de ce papier peint jaune. Car la nouvelle fonctionne – dans sa totalité – comme le motif qu'elle convoque. On pense à Chesterton (« Rien de plus terrifiant qu'un labyrinthe sans centre ») et à Borges. On pense aussi à Henry James (*L'image*

dans le tapis, qui paraîtra quatre ans plus tard) et au *Bartleby* de Melville, au sujet duquel Borges écrivit : « Il suffit qu'un seul homme soit irrationnel pour que les autres le soient et pour que l'univers le soit ».

De même que le « Je préférerais ne pas » de *Bartleby* contamine et finit par occuper la totalité des pensées et des échanges des occupant-es de l'étude de notaire. Le motif (infini) du papier peint semble imprimer sa marque au récit à la première personne, dont le déroulement alterne saccades et fluidité.

Dans un récit où tout est atmosphère, mouvement et sensation, le défi que pose la traduction n'est pas mince. À l'inverse de l'anglais – langue des métamorphoses – le français tend à figer les choses. Or le récit est nourri par un regard bilatéral. Loin de se contenter d'être instable, le motif se modifie de part et d'autre : il y a interaction entre le regard et la chose regardée. Le regard de la narratrice « réveille » ce que cachait le papier peint. Et le papier peint « révèle » la narratrice à elle-même.

Le tout dans un mouvement à trois temps qui va de la fascination à la libération, en passant par l'aliénation.

Le défi consiste à conserver au récit sa puissance de fascination en n'en fermant pas le sens, et en laissant entendre la multitude d'échos dont il est chargé. Car la voix de la narratrice – au même titre que le motif dominant du papier peint – en contient mille autres – la voix, peut-être, de toutes les femmes enfermées dans cette même pièce, laquelle semble hantée par le motif récurrent d'une pendue. (Y subsistent d'inquiétants indices de captivité ou d'asservissement : anneaux dans les murs, lit fixé au sol, sans parler du fait qu'il s'agit d'une maison coloniale.).

L'adaptation de la nouvelle en monologue théâtral constitue, pour l'autrice et traductrice que je suis, une expérience des plus stimulantes.

La fluidité à laquelle oblige le passage à l'oralité aidera – nous l'espérons – à suivre (juste ce qu'il faut) les impossibles circonvolutions de notre papier peint.

La perspective d'une nouvelle interprétation (traduction et jeu) et d'un récit au présent, nous semble propre à révéler l'inépuisable actualité de la voix de Perkins Gilman. Last but not least, la collaboration avec Alix Riemer – et la satisfaction de constater que nos travaux respectifs nous conduisent, des années après *Mayday*, à nous pencher sur un nouvel objet de fascination commun.

Dorothee Zumstein

LES PISTES PÉDAGOGIQUES

Activités

En amont du spectacle

Activité 1 : découvrir Charlotte Perkins Gilman

Dans la mise en scène à laquelle vous allez assister, la comédienne lors d'un prologue introductif et largement teinté d'ironie, éclaire brièvement l'œuvre et l'existence de Charlotte Perkins Gilman pour le-la spectateur-ice, à la lumière de ce que raconte sa notice Wikipedia. Elle présente l'autrice : elle détaille son importance pour d'autres écrivaines féministes, l'influence qu'a eu la parution de cette nouvelle sur les thérapies du repos imposées aux femmes – elle cite d'autres exemples, comme celui de Virginia Woolf ou de Rosemary Kennedy, qui subit même une lobotomie à la violence inouïe. Elle mentionne aussi les positions racistes et antisémites prêtées à Charlotte Perkins Gilman – cet aveu correspondant à une mise à distance de la narratrice par rapport à l'autrice et permet d'isoler la nouvelle qu'elle a choisi d'adapter.

Pour ne pas plus déflorer ce moment important du spectacle, nous proposerons ici la notice biographique rapide de l'autrice telle qu'elle figure en post-face de l'édition du texte dans la collection *Éditions des femmes* – Antoinette Fouque :



« Charlotte Perkins est née aux États-Unis en 1860. Élevée par sa mère seule, elle prend très vite conscience des injustices infligées aux femmes.

Peu de temps après son premier mariage – décidé sans enthousiasme – et la naissance de sa fille, elle consulte un « spécialiste des nerfs » renommé, le docteur S. Weir Mitchell, qui lui ordonne de ne plus toucher à une plume, un pinceau ou un crayon de sa vie ». Elle raconte dans sa biographie qu'elle avait alors presque perdu l'esprit, comme la jeune femme du « papier peint jaune » (qui paraît après bien des difficultés, en 1892).

Elle divorce et part en Californie avec sa fille, où commence pour elle une vie très active. Outre ses très nombreux livres – essai, roman, poésie – dont « *Women and economics* », le plus connu, elle écrit dans les journaux, enseigne, voyage et ne cesse de militer à travers les États-Unis et l'Europe, pour le socialisme et le droit des femmes.

Elle se suicide au chloroforme en 1935 en apprenant qu'elle est gravement malade. »

Pour aller plus loin :

On pourra écouter et faire écouter le podcast de France Culture (épisode 11 sur 41) de la série « Grands économistes », **Charlotte Perkins Gilman, contre le capitalisme androcentrique.**

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/entendez-vous-l-eco/charlotte-perkins-gilman-contre-le-capitalisme-androcentrique-6232679>

Présentation :

Charlotte Perkins Gilman (1860-1935) est célèbre pour *Le Papier peint jaune*, où elle expose les effets néfastes de l'enfermement domestique des femmes. Théoricienne, elle aspire à réformer l'économie en remplaçant le capitalisme centré sur les hommes par un modèle inclusif et humaniste.

Avec

- Guillaume Vallet, professeur en sciences économiques à l'Université Grenoble Alpes
- Michel Rocca, professeur d'Économie. Centre de Recherche en Économie de Grenoble

Dès lors que l'on aborde la question de la place des femmes dans l'histoire de la pensée économique, c'est peu ou prou la même histoire : figures invisibilisées, voire décredibilisées, elles ont, quelle que fut leur époque ou leur pays, apporté une contribution majeure à l'élaboration de la science économique.

Charlotte Perkins Gilman ne fait malheureusement pas exception à la règle. Née aux États-Unis en 1865 et morte en 1935, elle est essentiellement connue pour ses nouvelles et romans parfois adaptés au cinéma ou au théâtre. Elle fut pourtant aussi l'autrice d'ouvrages théoriques, dont *Women and economics* paru en 1898, qui se saisit de la discipline pour remettre les femmes au centre de la réflexion économique. « Le travail des femmes à la maison permet certainement aux hommes de produire plus de richesses qu'ils ne le pourraient autrement : par conséquent, les femmes sont des facteurs économiques de la société ». Voilà en une phrase l'essence de la pensée de Charlotte Perkins Gilman, à une époque où l'industrialisation galopante américaine ne connaît pas vraiment de garde-fous et ignore le potentiel des femmes.

L'ère progressiste américaine

L'ère progressiste américaine (1890-1920) succède à l'âge d'or aux États-Unis. Elle se caractérise par la volonté de toute une série de mouvements et d'acteur·ices de transformer la société pour la rendre plus juste. Cette volonté est aussi une volonté de lutter contre les monopoles. Cette période se caractérise également par une effervescence de toutes les

sciences sociales dans le milieu politique et dans le milieu intellectuel. "*Le parcours de Gilman est assez emblématique de toute une série d'observateurs et observatrices qu'on a qualifié à l'époque de "mud scrapers", les racleurs de boue. Ce sont des journalistes et des universitaires qui explorent les problèmes sociaux de cette ère de rupture*" déclare **Michel Rocca**.

L'ère progressiste américaine est aussi marquée par un capitalisme grandissant où de grands capitaines d'industrie, surnommés les "barons voleurs", ont dominé l'économie américaine en bâtissant de puissants monopoles, notamment dans l'acier, où un seul homme pouvait contrôler jusqu'à 85 % de la production. "*C'est une période de capitalisme extrêmement sauvage, extrêmement brutale, où une main d'œuvre arrivée d'Europe est exploitée dans des conditions terribles*" explique **Michel Rocca**.

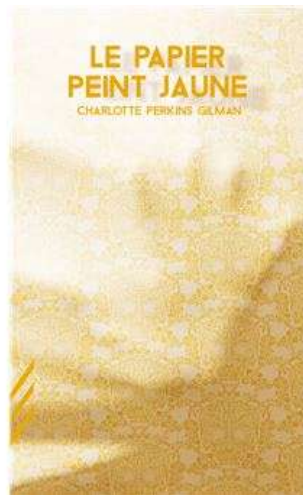
Les femmes et l'économie

Formée de manière autodidacte à l'économie, Charlotte Perkins Gilman utilise le vocabulaire économique pour l'appliquer à l'économie domestique. Dans son ouvrage *Women and Economics*, paru en 1898, Gilman s'attelle à dresser la description la plus complète de la situation économique des femmes américaines de son temps. "*Ce que Charlotte Perkins Gilman apporte aux sciences sociales de son temps encore balbutiantes aux Etats-Unis est l'idée que pour faire de l'économie, il faut tenir compte de la situation des femmes. En effet, celles-ci contribuent à la richesse et elles ne sont pas forcément valorisées : c'est une perte non seulement pour les femmes, mais pour la société dans son ensemble*" explique **Guillaume Vallet**.

En 1915, Charlotte Perkins Gilman écrit *Herland*, une utopie où des femmes ont construit une société paisible, solidaire, exploitant son territoire de manière raisonnée et raisonnable, fondée sur une conception chaleureuse de la maternité et de l'éducation. "*Gilman met vraiment en avant l'intérêt de fonctionner - même industriellement - en termes d'activité économique en privilégiant la coopération à la compétition*" déclare **Guillaume Vallet**.

Activité 2 : découvrir le Papier peint jaune

Le Papier peint jaune (titre original anglais : *The Yellow Wallpaper*), aussi connu en français sous le titre **La Séquestrée**, est une nouvelle de Charlotte Perkins Gilman parue pour la première fois en à Boston dans le *New England Magazine* en 1892. Elle est considérée comme une œuvre importante des débuts du féminisme aux États-Unis, illustrant les attitudes du XIX^e siècle à l'égard des femmes et de leur santé, tant physique que mentale.



Le Papier peint jaune est une nouvelle rédigée à la première personne sous la forme du journal intime d'une femme prénommée Mary dont le mari médecin, John a loué une vieille maison pour l'été afin qu'elle puisse se reposer à la suite d'une dépression post-partum liée à son accouchement. Pour tout traitement il lui est conseillé de ne surtout pas travailler, de bien manger et de prendre l'air afin de guérir cette dépression nerveuse temporaire. La narration illustre l'effet du manque de stimulation sur la santé mentale de la narratrice, sa descente dans la psychose par son obsession progressive du papier peint jaune de sa chambre où elle commence à voir les motifs du mur prendre vie, et y voit des prisonnières comme elle, détenues dans cette chambre. Elle décide d'arracher le papier peint pour libérer ces femmes prises au piège et se libérer elle-même.

Comme le texte est assez court (une quarantaine de pages aux lignes très espacées dans un petit format), il est possible de le donner à lire aux élèves dans son intégralité avant le spectacle ou sous forme de lecture cursive.

Pour les **professeur-es de LLCER anglais**, le texte original est intégralement disponible en ligne ici ; un audio (20 mn) lu en anglais est également disponible sur la même page :

https://en.wikisource.org/wiki/The_Yellow_Wall_Paper

Activité 3 : découvrir le spectacle

Dans le cadre des « Entretiens d'artistes » par Louisa Léo, on trouvera sur le site du Théâtre Sylvia Monfort, un entretien sur *Le Papier peint jaune* d'Alix Reimer :

<https://theatresilviamonfort.eu/events/le-papier-peint-jaune-2025/>

L'audio dure 21 minutes.

On pourra demander aux élèves d'être particulièrement attentif-ves :

- à la manière dont elle a découvert ce texte
- aux sujets et thématiques du texte qu'elle trouve pertinents et toujours d'actualité

- à la dimension d'oralité d'un texte qui est une sorte d'autobiographie, un récit à la première personne
- à l'unité de temps, de lieu et d'action qui font de cette nouvelle un texte prédisposé à être adapté à la scène

Présentation du spectacle et de l'auteurice par Alix Reimer :

<https://www.youtube.com/watch?v=N4uO30qGxis>

Activité 4 : découvrir ce qu'on appelle la « dépression post-partum »

Dans cette nouvelle, *Le Papier peint jaune*, Charlotte Perkins Gilman évoque un souvenir autobiographique : après la naissance de son premier enfant, la jeune femme a fait une dépression pour laquelle son mari, médecin, a prescrit ce que l'on appelait à l'époque une « thérapie du repos », c'est à dire du repos à la campagne accompagné d'une interdiction de sortir, de recevoir des visites et même d'écrire...

La narratrice décrit ainsi son état :

« Si un médecin de grande renommée, votre mari de surcroît, persuade parents et amis que vous souffrez d'une simple dépression nerveuse – d'une légère tendance hystérique – que doit-on faire ?

Mon frère aussi est médecin, lui aussi de grande renommée et il dit la même chose.

C'est ainsi que j'avale des phosphates, ou des phosphites, je ne sais plus au juste, et des fortifiants, et des voyages, et du grand air, et de l'exercice... Le « travail » m'est absolument interdit jusqu'à mon rétablissement. »

À travers tout le récit, on peut relever différentes mentions de son état physique et psychologique qui dessinent un tableau clinique assez précis et complet de cette pathologie :

- « J'ai quelques fois des accès de colère irraisonnée contre John. Je suis sûre qu'autrefois je n'étais pas aussi sensible... Ce doit être ma nervosité. » p 11
- « Mais cette fatigue nerveuse est terriblement déprimante » p 14
- « John ignore combien je souffre en réalité. Il se contente de savoir qu'il n'y a pas de raison à ma souffrance. »
- « Bien sûr, ce n'est que de la nervosité. Mais manquer ainsi à tous mes devoirs me pèse. » p 15
- « Personne ne peut avoir une idée de l'effort que me coûte le peu que je fais – m'habiller, recevoir, donner des ordres... » p 15
- « Cher, cher bébé ! Et pourtant je ne peux pas m'en occuper, c'est une véritable épreuve pour mes nerfs. » p 15
- « Je m'aperçois que je me fatigue beaucoup à essayer [de trouver le repos] » p 18
- « Tout m'indiffère » p 20
- « Je ne me suis occupée de rien [...] Mais je suis tout de même fatiguée. » p 22

- « J'ai le sentiment qu'il est inutile de faire le moindre geste et je deviens terriblement irritable et chagrine. » p 22
- « Je pleure pour un rien, je pleure presque toute la journée. » p 23
- « L'effort se fait chaque jour plus pesant, et le soulagement moins grand. » p 26
- « Cela devient si pesant pour moi de suivre le fil de ma pensée. Nul doute que cette fragilité nerveuse en soit la cause. » p 27
- « Je reste tellement souvent allongée en ce moment !... » p 35

On pourra, avec des élèves de Terminale HLP, établir un lien entre la nouvelle et le travail du premier semestre de la classe terminale consacré à la problématique de **la recherche et de la formation de soi** dans la culture, la littérature et la philosophie modernes :

L'étude de « **la recherche de soi** », et en particulier le chapitre consacré à **l'éducation et aux idéaux d'émancipation** trouve une parfaite illustration dans la quête de l'émancipation féminine qu'illustre la narratrice dans son aspiration à la liberté dans ses rapports avec les institutions et les traditions. *Le Papier peint jaune* éclaire aussi la manière dont la création artistique, dans le cas de la narratrice, l'écriture, agit comme une affirmation de soi mais aussi une planche de salut par rapport à la conscience de son état pathologique. Elle doit, en effet, écrire en cachette de son mari qui considère que cette activité aggrave son cas, voire même en est la cause profonde, alors qu'elle est intimement persuadée du contraire :

- « Voilà John, je dois cacher mes papiers – il déteste me voir écrire le moindre mot. » p 14
- « Et je sais que John penserait que c'est absurde. Mais il me faut dire ce que je sens et pense, d'une façon ou d'une autre – c'est un tel soulagement ! » p 26

Avec un groupe de **HLP**, on pourra aussi rattacher la nouvelle et son adaptation au chapitre sur **Les Métamorphoses du moi**. Que désigne-t-on précisément par ce mot, « moi » ? Ce qu'on appelle communément le moi a-t-il une réalité nette et stable ? Comment caractériser son unité et son identité ? Qui le connaît le mieux, et comment le décrire ? Quelle part accorder, dans sa définition, à la société et au regard des autres ? Telles sont les interrogations suggérées par les textes officiels du programme et qui trouvent un écho dans *Le Papier peint jaune* : le sentiment d'aliénation, aux limites de la folie et l'écriture de soi, dans la forme du journal intime, comme tentative de ressaisir dans son unité un moi qui échappe à la compréhension par le sujet lui-même.

Pour aller plus loin :

L'enseignant-e pourra élargir ce questionnement à la question précise du féminisme.
cf. **activité 3 En aval du spectacle.**

Activité 5 : découvrir le mois de l'égalité

Le Papier peint jaune est représenté au Théâtre Dijon Bourgogne dans le cadre du mois de l'égalité. On pourra consulter le programme complet des activités liées à cet événement sur le site de la Ville de Dijon. On notera en particulier :

- **Concert, Les oubliées, au Musée des Beaux-arts de Dijon** le 4 mars de 19 à 20h. Trois musiciennes interprètent des œuvres de trois compositrices « oubliées ».

- **Exposition débat, Le corps féminin** à travers les documents de la bibliothèque patrimoniale, le 13 mars 2026 de 17h00 à 18h00.
- **Exposition débat, Le long combat pour l'égalité femmes-hommes**, le 26 mars 2026 de 17h00 à 18h00.

En aval du spectacle

Activité 1 : le décor et le son

L'enseignant-e pourra attirer l'attention des élèves sur la conception du décor et du son dans le spectacle.

Concernant le décor, ce qui frappe c'est que la comédienne prend place sur une chaise disposée au centre d'une scénographie sans autres éléments de décor. Dans l'entretien qu'elle accorde au théâtre Sylvia Monfort (cf. **Ressources**), Alix Riemer explique ce choix : par l'absence de représentation des *realia*, à savoir la chambre avec son lit, sa fenêtre, ses murs, et encore plus en choisissant de ne pas donner à voir la fameux papier peint jaune, elle souhaite rendre le public plus actif par l'imagination. Il s'agit de faire de l'expérience des spectateur-ices l'équivalent de l'expérience du-de la lecteur-ice : comme l'autrice décrit aux lecteur-ices ce qu'iels ne voit pas, il fallait reproduire ce même geste sur scène : laisser imaginer plutôt que d'imposer.

On pourra donner à lire certains extraits de la description de la maison et de la chambre pour mieux faire mesurer la manière dont l'imagination est sollicitée :

La maison :

« Une construction de style colonial [...] très isolée, éloignée de la route, à cinq bons kilomètres de la route. C'est un endroit merveilleux ! Évoquant ces descriptions littéraires de paysages anglais, avec leurs innombrables petites maisons encloses de haies et de murets, fermées de petits portails, abritant toute une population de jardiniers et de gens du peuple. » p 10

Le jardin :

« Un véritable enchantement !
Vaste et ombragé, parcouru d'allées ourlées de buis et où l'on peut s'asseoir sous des treilles lourdes de grappes. » p 10

La chambre :

« Je n'aime pas du tout notre chambre » p 11
« C'est une grande pièce très claire qui couvre presque tout l'étage, où l'air et le soleil pénètrent à flots. » p 12

Le papier peint :

« La peinture et le papier peint ont l'air d'avoir subi les assauts d'une horde d'écoliers. Il se décolle, ce papier, par grands lambeaux, tout autour de la tête de lit [...]. » p 13
« C'est un de ces motifs tape-à-l'œil et vulgaire, un outrage à l'harmonie, véritablement. » p 13

« La couleur est repoussante, répugnante presque. D'un jaune douteux et oppressant, étrangement fané par la lente érosion du soleil.
Par endroits, un orange déteint et blafard, ailleurs une teinte malade et sulfureuse. » p 13

Face à cette absence de décor, on notera l'importance des rideaux, tant pour créer l'espace que pour accompagner les états émotionnels du personnage. Les lumières colorent l'espace de jeu en fonction des sentiments et tourments, miment son enfermement ou au contraire l'ouverture de l'espace par la fenêtre ou l'imagination. Ainsi, des à-plats jaunes, bleus, orangés s'enchaînent et s'intensifient pour créer de véritables tableaux visuels. L'éclairage est en effet de l'élément scénique déterminant qui participe du brouillage entre réel et fantastique : le travail de Mathilde Chamoux repose en effet sur une lumière jaune, qui baigne franchement ou plus légèrement l'espace de la scène délimité par les rideaux, dont les vagues évoquent les arabesques du papier peint du texte. La lumière illumine par instants intégralement la comédienne, tête et costume compris, ou n'éclaire que sa tête, voire seulement la scène qui l'entoure. Ce travail de précision accompagne la folie du personnage et produit aussi un effet sur le public qui peut se retrouver aussi perdu que le personnage ou du moins accompagner son expérience sensitive.



On pourra aussi commenter le travail sur le son : outre l'utilisation assez classique de la musique créée spécifiquement pour la fiction, on observera la création d'une ambiance sonore fantastique et de cauchemar. Toujours selon Alix Riemer, il s'agissait de trouver le penchant théâtral du caractère fantastique de la nouvelle, de stimuler l'imaginaire des spectateur·ices pour raconter l'étrangeté des lieux. La bande son utilise ainsi des sons (en particulier d'insectes rendus méconnaissables) déformés, joue sur la modulation de la voix de la comédienne avec le micro.

Activité 2 : aller plus loin dans la découverte de la littérature fantastique

La nouvelle réunit toutes les caractéristiques d'un classique du fantastique : un vieux manoir, des personnages secondaires évanescents, des pensées recueillies sur le vif qui tournent vite à des obsessions, une situation de huis clos.

Dès le début du récit, la narratrice parle à propos de la maison d'une construction « hantée », à l'atmosphère « pas sans étrangeté » ce qui explique, selon elle, pourquoi elle a été longtemps inhabités et louée à un prix si bas...

Rapidement, cette intuition se transforme en certitude en raison du tempérament rêveur de la narratrice :

« Souvent je crois voir cheminer quelqu'un dans les entrelacs des sentiers et sous les arcades, mais John m'a interdit de m'abandonner aux rêveries. Il dit qu'avec ma manie d'inventer des histoires, dans l'état de fragilité où je me trouve, je serai bientôt la proie des chimères les plus extravagantes et que je ferais bien mieux d'employer toute ma volonté et mon bon sens à réfréner cette tendance. » p 17

Mais c'est de l'observation attentive et prolongée du papier peint jaune que va surgir le fantastique :

- « Ce papier peint m'a tout l'air de savoir la maligne influence qu'il exerce sur moi ! » p 18
- «[...] le motif pend comme une tête coupée dont les deux yeux, jaillis de leur orbite, vous fixent, immobiles et révoltés. » p 18
- « Si on observe sous un certain angle, chaque lé reste dans sa solitude propre. Les courbes boursoufflées et fioritures - d'un « baroque pervers » atteint de delirium tremens – se tordent en colonnes insolentes. » p 24
- « Les grotesques, répétées à l'infini, semblent en effet se recueillir autour d'un point central pour se fragmenter à nouveau, sombrant brusquement, dans une égale frénésie. » p 25
- « On croit voir une femme accroupie et qui rampe au-delà du dessin. » p 29
- « La pâle silhouette semblait secouer le motif comme pour s'en échapper. » p 30
- « Pendant longtemps, je n'ai pas compris ce qu'était cette forme dérobée derrière le motif, mais maintenant je suis certaine que c'est une femme. » p 35

On observe, grâce à l'usage des modalisateurs, le glissement de l'hypothèse à la certitude : « m'a tout l'air », « semblent », « semblait », « on croit », « je suis certaine ».

La présence de la femme hantée désormais toute la maison par ses déplacements mais aussi son odeur. La narratrice va jusqu'à imaginer que les autres habitants de la maison la voient aussi mais tentent de le lui cacher. Paradoxalement, cette présence fantomatique apporte à la jeune femme une forme de sérénité.

À partir de cet exemple, l'enseignant-e pourra aborder la notion de fantastique et la définition qu'en donne **Todorov dans son Introduction à la littérature fantastique** :

« Ainsi se trouve-t-on amené au cœur du fantastique. Dans un monde qui est bien le nôtre, celui que nous connaissons, sans diables, sylphides, ni vampires, se produit un événement qui ne peut s'expliquer par les lois de ce même monde familier. Celui qui perçoit l'événement doit opter pour l'une des deux solutions possibles : ou bien il s'agit d'une illusion des sens, d'un produit de l'imagination et les lois du monde restent alors ce qu'elles sont ; ou

bien l'événement a véritablement eu lieu, il est partie intégrante de la réalité, mais alors cette réalité est régie par des lois inconnues de nous. Ou bien le diable est une illusion, un être imaginaire ; ou bien il existe réellement, tout comme les autres êtres vivants ; avec cette réserve qu'on le rencontre rarement.

Le fantastique occupe le temps de cette incertitude ; dès qu'on choisit l'une ou l'autre réponse, on quitte le fantastique pour entrer dans un genre voisin, l'étrange ou le merveilleux. Le fantastique, c'est l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel. »

On pourra dès lors voir comment Charlotte Perkins Gilman maintient son récit dans ce temps de l'incertitude puisque l'on peut toujours avancer une explication rationnelle aux manifestations étranges perçues par la narratrice qui ne seraient que des illusions dues à la lumière nocturne : « Le soir tombé, le motif s'altère avec la lumière. Le crépuscule, la chandelle, la lampe, le clair de lune surtout, le déforment en une série de barreaux – le motif superficiel, je veux dire... La silhouette féminine se distingue alors parfaitement. » p 34 à côté de cette interprétation,

Mais l'interprétation mystérieuse n'est pas abandonnée pour autant : « Je suis certaine que c'est une femme. » p 35

On pourra travailler avec la classe sur le dénouement du récit et l'interprétation qui est la leur.

Pour aller plus loin :

On pourra explorer quelques ouvrages de littérature fantastique en lecture cursive parmi la liste suivante :

- Mary Shelley, *Frankenstein ou le Prométhée moderne* (1818)
- Honoré de Balzac, *La Peau de chagrin* (1831)
- Prosper Mérimée, *La Vénus d'Ille* (1837)
- Edgar Allan Poe, *Histoires extraordinaires* (1856)
- Robert Louis Stevenson, *L'Étrange cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde* (1886)
- Guy De Maupassant, *Le Horla* (1886)
- Oscar Wilde, *Portrait de Dorian Gray* (1890)
- Henry James, *Le Tour d'écrou* (1898)
- Franz Kafka, *La Métamorphose* (1915)

Activité 3 : aller plus loin dans la découverte de la littérature féministe

L'actrice et metteuse en scène Alix Riemer écrit dans sa note d'intention :

« J'y vois la tentative d'une libération. Le papier peint jaune est à mes yeux une pièce de résistance.

Ce n'est pas le récit d'une femme qui sombre dans la folie mais bien au contraire une femme qui par les moyens de l'irrationnel va se libérer de sa condition.

Nous allons observer (nous spectateur-ices) une femme dont la puissance vitale va excéder les limites dans lesquelles on veut la contenir.

C'est bien cette bataille, cette joie barbare et cette victoire finale (je laisse le suspense régner) que je trouve puissamment théâtrale et contemporaine. »

Le Papier peint jaune est donc, pour elle, le récit et la représentation d'une émancipation féminine par l'imagination et la création. Il semble donc pertinent d'amener les élèves à questionner l'histoire et les enjeux de la lutte féministe depuis l'époque de Charlotte Perkins Gilman jusqu'à nos jours.

Selon l'âge et le niveau des élèves, l'enseignant-e pourra les orienter vers ces différentes lectures supplémentaires afin de découvrir l'histoire du féminisme et des féministes.

Ouvrages théoriques :

- Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* (1791)
- Virginia Woolf, *Une Chambre à soi* (1929)
- Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* (1949)
- Doris Lessing, *Le Carnet d'or* (1962)
- Annie Leclerc, *Parole de femme* (1974)
- Starhawk, *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique* (1982)
- Judith Butler, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité* (1990)
- Françoise Héritier, *Masculin/féminin. La Pensée de la différence* (1996)
- Mona Chollet, *Sorcières. La puissance invaincue des femmes* (2018)

Ouvrages de fiction :

- Jane Austen, *Orgueil et préjugés* (1813)
- Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958)
- Margaret Atwood, *La Servante écarlate* (1985)
- Toni Morrison, *Beloved* (1987)
- Annie Ernaux, *L'Événement* (2000)
- Julie Otsuka, *Certaines n'avaient jamais vu la mer* (2011)
- Chimamanda Ngozi Adichie, *Americanah* (2013)

Du côté de la bande dessinée :

- Claire Bretécher, *Les Mères* (1982)
- José-Louis Bocquet et Catel Muller, *Olympe de Gouges* (2012)
- Pénélope Bagieu, *Culottées. Des femmes qui ne font que ce qu'elles veulent* (2016)
- Titiou Lecoq et Marie Dubois, *Les Grandes oubliées* (2025)
- Cécile Rousset et Paola Guzzo, *Nous sommes la voix de celles qui n'en ont plus* (2025)

Podcast pour mieux comprendre l'histoire des femmes et de leurs luttes :

Sur le **site de France Culture**, l'historienne Michelle Perrot raconte l'histoire des femmes en 25 épisodes de 20 mn chacun. On pourra particulièrement faire entendre aux élèves certains épisodes :

- Épisode 1 : mon histoire des femmes. Comment l'histoire des femmes est-elle née ?
- Épisode 2 : le silence rompu. Pourquoi les femmes ont-elles été si longtemps absentes des récits historiques ?
- Épisode 3 : les femmes représentées : discours et image
- Épisode 23 : les formes de l'action collective des femmes
- Épisode 24 : féminismes depuis Christine de Pizan

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-mon-histoire-des-femmes-par-michelle-perrot>

Pour aller plus loin :

On pourra orienter les élèves vers l'exposition sur les sorcières, **Sorcières (1860 – 1920) : fantasmés, savoirs, liberté** qui a eu lieu du samedi 07 juin au dimanche 16 novembre 2025 au Musée de Pont-Aven en partenariat avec le Musée d'Orsay. On trouvera une réflexion très riche sur le symbole de la sorcière comme femme libre et puissante dans la présentation de l'exposition :

« Au cœur de notre imaginaire collectif, les sorcières ont longtemps incarné l'allégorie de la vieillesse, de la mort, du vice et du mal. Elles sont associées au surnaturel, à la nature, à ce qui fait peur et que l'on ne maîtrise pas. Mais 1862 marque une rupture avec la publication de « La Sorcière » de l'historien Jules Michelet : la sorcière devient alors à la fois un emblème de révolte, de connaissance et d'harmonie avec les éléments naturels, posant les bases de l'éco-féminisme. »

<https://museepontaven.fr/expositions/sorcières-1860-1920/>

RESSOURCES

1) Sur Charlotte Perkins Gilman :

Podcast de France Culture (épisode 11 sur 41) de la série « Grands économistes », **Charlotte Perkins Gilman, contre le capitalisme androcentrique.**

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/entendez-vous-l-eco/charlotte-perkins-gilman-contre-le-capitalisme-androcentrique-6232679>

2) Sur le spectacle :

Dans le cadre des « Entretiens d'artistes » par Louisa Léo, entretien sur *Le Papier peint jaune* d'Alix Reimer :

<https://theatresilviamonfort.eu/events/le-papier-peint-jaune-2025/>

Présentation du spectacle et de l'autrice par Alix Reimer :

<https://www.youtube.com/watch?v=N4uO30qGxis>

3) Sur l'histoire des femmes et de leur émancipation :

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-mon-histoire-des-femmes-par-michelle-perrot>

